

ne m'aimez pas encore, ça viendra avec le temps.

Ursule baissa la tête et parut plongée dans un abîme de réflexions.

Cléophas n'était pas un parti à dédaigner.

C'était un homme de quarante cinq ans à la figure spirituelle et riante, à la joue bronzée qu'entourait comme un cadre la riche abondance d'une chevelure luisante par l'huile de rose dont elle était imprégnée.

Il avait le front large et ouvert orné de chaque côté par deux immenses accrocho-cœurs.

Ses yeux bruns autour desquels l'âge ou le sourire avait semé d'innombrables rides ténues et presque imperceptibles, brillaient sous des sourcils dessinés hardiment. Une fine moustache noire et cirée avec le meilleur cosmétique se relevait aux dessus de sa bouche légèrement railleuse.

Sa toilette était ce qu'il y avait de plus "bommo".

Cléophas portait un feutre élevé et renforcé d'un coup de poing de chaque côté.

Il avait autour du col une cravate rose nouée négligemment.

Il portait un pea-jacket en velveteen un peu usé aux coudes et doublé en fumer's satin.

Son gilet était en casimir noir.

Une grosse chaîne de montre en cuivre dorée ornait sa devanture et lui donnait un chic de maquignon.

Ses pantalons en tweed carreaux retombaient sur une botte en cuir à patente avec tiges en maroquin vert.

Ursule troublée par la brusque demande de son ami, rougit légèrement. Elle traçait avec le bout de son on-tout-cas des zig-zags sur le sable de l'allée.

Cléophas reprit :

— Eh bien, mademoiselle Ursule, j'attends votre réponse.

— Monsieur Cléophas, vous savez que ce bon Bénoni je l'aime une croute. Je suis trop attachée à lui pour le lâcher comme ça.

— Mais il n'est pas assez copié pour se mettre en ménage. Vos parents sont pauvres et vous devriez pas tant faire votre enfle.

— Je suis pauvre, mais je suis honnête. J'aime Bénoni et je n'en marierai pas d'autres.

— Avant d'aller aux noces vous avez encore bien des croutes à manger.

— Finissez, monsieur Cléophas, il y a des imites pour acherer le monde. Laissez-moi, je m'en vais chez nous et si vous continuez à me bâdrer j'en parlerai à poupa.

Il y a un bouté pour se faire fouler comme ça.

Cléophas se mordit la lèvre et se levant brusquement :

— Bonjour, mademoiselle, je vois que vous ne voulez pas de moi. Bonjour, mademoiselle et redoutez ma vengeance.

Cléophas la figure empoignée par la colère sortit du Jardin et disparut dans la direction de la rue Craig.

Ursule en le voyant partir poussa un soupir de soulagement. Elle remit sa gomme dans sa bouche se leva la poussière sur sa robe et sortit du Jardin.

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 27 DECEMBRE 1879.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boite 2144 P. O. Montréal.

Ce qu'on verra dans 20 ans.

(Suite.)

Nos lecteurs sont peut être curieux de connaître l'enchaînement des circonstances qui avaient permis aux rouges de s'emparer du pouvoir dans la province de Québec. Le Vrai Canard, en poursuivait le rêve dont il a commencé le récit dans son numéro du 29 novembre dernier, mit la main sur une filo du Canadien. En parcourant un numéro de 1896 il y vit une revue de notre politique depuis 1880.

Dans cet article nous lisons un rapport complet des événements qui ont amené la chute du ministre Chapleau.

Voici la substance des faits.

Les conservateurs qui gardaient le pouvoir depuis quinze ans, avaient plongé la Province dans le gouffre de la banqueroute.

Le peuple était écrasé par les taxes directes, le commerce était paralysé et tous nos grands établissements industriels étaient formés. La misère était venue s'asseoir au foyer de l'ouvrier et la patrie versait des larmes de sang.

La majorité servile qui soutenait l'administration Chapleau restait sourde aux protêts lancés contre elle dans les assemblées populaires.

Le Lieutenant Gouverneur Canal Valin, (en 1896, nous avions encore un Lieutenant Gouverneur Québécois, toujours la même histoire) était un vieillard en enfance qui se laissait influencer par ses ministres.

Dans l'automne de 1896 la Province trouva un vengeur.

C'était un jeune libéral aux aspirations ardentes qui résolut de se dévouer héroïquement afin de sauver sa patrie. Il conçut le projet hardi de faire sauter les bâtisses du Parlement pendant que le Lieutenant Gouverneur prononçait le discours du trône. Son plan était absolument semblable à celui de Percy de Northumberland et de Catesby qui ourdirent en 1605, sous le règne de Jacques I. la célèbre conspiration des poudres.

Notre héros au lieu de se servir de poudre out recours à un agent

de destruction plus violent et plus rapide.

Il avait offert ses services gratuitement au chauffeur du Parlement et il avait profité de ses entrées dans les caves de la bâtisse pour y placer environ une demi-tonne de dynamite, de dualino et de pierate de polasse. Il attachait un fil métallique aux compositions explosives et l'étendit jusqu'à sa cachette en arrière des buttes à Neveu.

Il avait donné avis de son projet aux députés libéraux qui naturellement s'abstinrent de paraître dans la salle du Conseil Législatif le jour de l'ouverture des chambres.

Au moment où le vénérable Lieutenant Gouverneur Valin lisait le troisième paragraphe du Trône. Bang!! patapouf!! boum!! ministres, députés, employés, clercs-extra, messagers, juges, conseillers, dames, demoiselles, tout ce qui était de provenance conservatrice sauta à un mille dans les airs.

Comment dépeindre le tableau navrant qui suivit cette explosion meurtrière. Là où s'élevait naguère les splendides bâtisses du Parlement on ne voyait qu'un amas de décombres et de ruines fumantes des membres sanglants, les troncs lacérés des victimes.

Pas un conservateur n'avait échappé à cette horrible hécatombe.

Des fragments de corps humains furent trouvés sur le toit du Skating Rink et jusque sur l'Esplanade. La tête de Chapleau séparée du tronc était accrochée par les cheveux à un des fils du télégraphe d'alarme. Un gros morceau de Paquet passa à travers les chassiss doubles d'une des maisons du Bloc Hamel.

(La suite au prochain numéro.)

NECROLOGIE.

Nous apprenons avec douleur la mort de quatre nouveaux confrères qui ont suivi le Fantastique dans la tombe.

Le Triboulet d'Ottawa.

Le Carillon de Québec.

Le Figaro et l'Ami du Lecteur de Montréal. Le dernier est mort-né. Paix à leurs cendres.

Le Marquis de Lorne et ses Ministres.

Vanity Fair, La foire aux vanités, journal humoristique publié à Londres, traite le Marquis de Lorne assez cavalièrement.

Voici ce que nous lisons dans un de ses derniers numéros :

" Il paraît que lord Lorne prétend au rôle de maître et seigneur à Ottawa. Il aurait signifié à ses ministres que leurs absences assez fréquentes de la capitale nuisent beaucoup au service public et quand ils auront désormais à s'absenter, Son Excellence désire qu'ils l'informent de leur intention. Peut-être le marquis envie-t-il à ses ministres l'heureux privilège de se soustraire aux ennuis de la vie officielle, privilège qui lui est refusé par les exigences de sa haute position. L'attitude du gouverneur-général est nouvelle et semblerait

donner raison aux prédictions de ses ennemis. Mais le côté, le plus malheureux de l'affaire est peut-être la manière dont cet avis a été donné aux ministres. Cet avis a été signé et adressé aux ministres par un simple employé du bureau du gouverneur, d'après les ordres de lord Lorne, qui aurait eu bien meilleure grâce à signer lui-même ces lettres, au lieu d'employer un intermédiaire. Ce sont les ministres qui votent le budget du bureau du gouverneur-général, et lord Lorne les met dans la position de l'homme qui fournit des verges pour se faire battre. Peut être dans ce moment où le marquis se trouve soustrait à la bienfaisante influence de Son Altesse Royale, il a voulu charmer son isolement en soulevant une petite querelle. Figurez-vous donc un vétéran de la politique, comme sir John MacDonald, obligé d'écrire au gouverneur : " Votre Excellence voudrait-elle me permettre d'aller à Toronto ? " Ou bien sir Chs. Tupper donnant la maladie de son père, à la Nouvelle-Écosse, pour raison de quitter Ottawa ! On raconte qu'un jour, sir Edmond Head voulut intimider à ses ministres un ordre quelconque à propos d'heures de bureau. En réponse à cette intimation, le gaulant mais irascible sir Georges Cartier écrivit ces quelques mots à l'aide-de-camp : " Dites à sir Edmond Head d'aller au d—ble ! " C'était un peu raide, mais l'histoire pourrait bien se répéter au détriment de la dignité du marquis de Lorne."



Très gauloise cette nouvelle chanson de notre ami E. Blain de St. Aubin :

ELOGE DES HUITRES.

Air : Deux Gendarmes.

Sur les huitres faire un poème,
Serait rude tâche, ma foi ;
J'ai bien prouvé que je les aime,
Et, tous, vous dites comme moi.
L'huitre n'a, malgré tous ses titres,
Qu'une fourchette en son blason
Mes amis, demandons des huitres,
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

L'huitre ne cède qu'à la force
Du couteau des gourmets vainqueurs :
Ainsi, sous une rude écorce,
On trouve parfois de bons cœurs.
Sa maison, qui n'a pas de vires,
Est fraîche dans toute saison :
Mes amis, demandons des huitres,
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

Emblème de la modestie,
L'huitre fait valoir ses voisins ;
Elle se met de la partie
Pour dissiper soucis, chagrins.
Plus juste que bien des arbitres,
Elle fait trouver le vin bon :
Mes amis, demandons des huitres,
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

Suivant des auteurs impossibles,
" Huitre " est l'équivalent de " Sot " ;
Pour bien peindre les cœurs sensibles,
J'ai prouvé que c'est le vrai mot.
On écrirait de longs chapitres
Sur le sujet, mais à quoi bon ?

(À demi-voix.)

Mes amis, demandez des huitres,
Et vous verrez que j'ai raison. } Bis.